

XXVII^e Université d'été de l'Association Jan Hus

Banská Štiavnica
1^{er} juillet – 6 juillet 2018

organisée par

l'Institut de Philosophie de l'Académie des Sciences Slovaque

et

le Département de langues romanes et slaves
Faculté des langues appliquées de l'Université d'Économie de Bratislava

en coopération avec

le Département d'Études françaises
Faculté des lettres de l'Université de Szeged

avec le soutien de

la Fondation éducative Jan Hus de Brno

Appel à communications

HOMME NOUVEAU, HOMME ANCIEN : AUTOUR DES FIGURES ÉMERGENTES ET DISPARAISSANTES DE L'HUMAIN

La naissance de l'homme nouveau et la disparition de l'homme ancien font partie des fondements de la pensée philosophique et pas seulement de celle-ci. Pour atteindre l'homme nouveau, on peut emprunter le mouvement en arrière (comme c'est le cas chez Platon), on peut le devenir tout simplement en suivant l'histoire de l'homme (comme chez Voltaire ou Baudelaire), ou bien on peut le projeter et construire (comme la moderne artistique le fait). La première et la deuxième forme sont liées au désir intense de devenir un tel homme, dans le deuxième cas ce désir est moins évident sinon absent. Chez Platon, on peut identifier cet homme nouveau dans l'homme qui redescend et revient de la contemplation des idées (ou directement du Bien). Il revient dans notre monde – que cette philosophie nomme sensible –, mais il ne le voit plus de la même manière, il y vit autrement. Il ne vit plus dans l'espace structuré par les valeurs de l'ombre, mais il suit les lignes de la vertu (« Une fois qu'ils auront suffisamment contemplé le bien, il ne faudra pas les laisser rester dans cette région supérieure. Ils doivent redescendre, prendre part aux travaux... » *République* 519 D). Platon ne voit donc pas l'homme nouveau comme un mystique acosmique dont on dirait plutôt qu'il cesse bel et bien d'être un homme.

Voltaire se range parmi les penseurs qui n'appellent pas l'homme nouveau, mais qui constatent son existence : il l'évoque en parlant du développement d'une nation, lorsqu'il

parle de « l'esprit d'une époque », différent de l'esprit de l'époque précédente. Il en va de même pour Baudelaire, qui est souvent cité comme celui ayant réactivé l'expression de « moderne ». La modernité chez lui n'est pas à attendre et à inventer, elle est ici même, devant nous. Il reste cependant quelque chose à désirer dans la modernité : on désire la capter, la comprendre. L'esprit de l'époque est bien là, mais non pas étalé comme sur la table d'un marchand forain. Nous en faisons d'emblée partie, mais nous-mêmes comme nouveaux ne sommes pas entièrement présents à nous-mêmes, parfaitement transparents à nous-mêmes.

La modernité dans son acception plus stricte réaffirme le désir par lequel on se rapporte à l'homme nouveau – elle désire un monde nouveau aussi bien qu'elle désire son pendant, une nouvelle subjectivité. Ainsi pas seulement, comme le dit Luc Ferry à propos du cubisme, la pensée moderne veut revêtir le monde par une nouvelle peau sensible, parce que sa vieille peau fournie par la nature ne rend pas suffisamment compte de son essence, mais encore veut changer l'âme de l'homme pour que celui-ci corresponde à ce monde plus réel. La création de l'homme et du monde nouveaux est un projet que la modernité envisage de réaliser dans un futur proche, pour ainsi dire demain. Selon ses critiques (songeons à Éric Michaud), le projet qui veut réaliser un tel changement – qu'on peut légitimement considérer plutôt comme utopique – est violent et ses nappes souterraines le mènent jusqu'au domaine de la pensée totalitaire. Dans la pensée moderne elle-même, on peut trouver des artistes qui mettent en doute cette réalisation immédiate du projet, comme par exemple Mondrian. Celui-ci confirme que la naissance de l'homme nouveau est nécessaire, affirme le besoin de préparer son arrivée de toutes nos forces, mais dit que notre génération ne le verra pas. L'art contemporain, soi-disant postmoderne, tout en niant largement l'approche moderne selon certains, continue à être obsédé par l'homme nouveau. Avec cette différence qu'il le vide, l'évacue, le pense de façon moins essentialiste (si on suit par exemple la réflexion d'Anne Moeglin-Delcroix sur l'aspect « utopique » du livre d'artiste).

Finalement, certaines tendances phénoménologiques pourraient être mises en rapport avec la naissance de l'homme nouveau. Renaud Barbaras ne désire-t-il pas la genèse du nouveau monde, de la nouvelle chose et enfin du nouvel homme – puisque son psychisme est modelé dans une large mesure par son être-dans-le-monde – lorsqu'il demande qu'on prête toute notre attention à l'ouverture indéfinie des esquisses (les *Abschattungen* husserliens) et qu'on n'enferme pas la chose dans une simplification réductrice de sa signification pratique ?

En valorisant dans notre propos l'homme nouveau, nous n'oublions pas l'homme ancien ; en effet, il faudrait prendre les mots dans leurs traversées réciproques où le nouveau parfois recèle en soi précisément l'ancien, plus originaire et plus simple. Et dans le cas où le nouvel arrivant apporte effectivement des possibilités toutes neuves, l'ancien – en reculant – ne cesse de nous tenter. C'est ainsi qu'avec l'homme ancien, nous créons un rapport disons mélancolique (Benjamin avec son « aura »). Du reste, et c'est sans doute un truisme, même si l'ancien est vraiment perdu dans un passé profond, il peut toujours nous faire apprendre quelque chose qui nous importe. Prenons pour l'exemple la recherche anthropologique sur la visualité dans la Grèce ancienne et sa relation avec la mimésis (dans les ouvrages de Françoise Frontisi-Ducroux ou Jan Bāžant).

La littérature rejoint dans cette perspective la réflexion philosophique, l'homme étant pour ainsi dire au centre de la création littéraire. L'homme nouveau remplace l'homme ancien au terme de toute aventure romanesque, dramatique ou poétique, si « l'aventure », au sens médiéval, correspond à une découverte du merveilleux, à une recherche de soi chevaleresque typique pour les héros d'un Chrétien de Troyes. Les figures de l'humain peuvent se montrer « conceptuelles », influençant toute une période ; tel « l'homme de Pascal » faisant place à « l'homme de Voltaire ». Ainsi, à l'homme tourné vers Dieu, corrompu par le péché originel, les Lumières opposent l'homme dont la morale vient non pas du refus des passions mais de la sensibilité même, l'homme qui revendique son droit au bonheur et aux plaisirs. En témoignent non seulement les personnages de Challe, de Prévost, de Marivaux ou même de Laclos, mais aussi ceux des auteurs féminins, Mme de Tencin ou Mme Riccoboni. L'idée de sociabilité se développe au sein des salons, où disparaissent et émergent les figures de l'humain non seulement sur le plan littéraire, mais aussi philosophique, moral, esthétique ou politique. Car l'homme se construit et se reconstruit surtout dans son rapport avec la société ; marqué par le « mal du siècle », il doit se créer une nouvelle identité, une nouvelle approche au monde et à l'autre. L'expérience humaine peut ainsi être « extérieure », du type balzacien ou zolien, mais aussi « intérieure », frôlant le fantastique et la folie de certains personnages maupassantiens. S'ouvrent enfin de multiples voies de la réflexion, celles entre autres qui s'interrogent sur les facettes contemporaines de l'homme et de l'humain, en liaison avec les enjeux éthiques et esthétiques de la création littéraire.

*

Veillez remplir et renvoyer le formulaire d'inscription **avant le 15 mars 2018** aux adresses électroniques suivantes :

andrea_turekova@yahoo.fr
robert.karul@savba.sk

Vous recevrez la confirmation de votre participation avant le 31 mars 2018.

Le temps imparti aux conférences inaugurales sera de 45 minutes, tous les autres conférenciers disposeront de 25 minutes de parole. Merci par avance de respecter ces limites.

Les consignes de mise en page, la date limite d'envoi des articles et autres détails concernant la publication seront communiqués ultérieurement.

Róbert Karul
Andrea Tureková
Katalin Kovács